229

Meraux

Le retour de tendresse

1774

LE RETOUR DE TENDRESSE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

MÊLÉE D'ARIETTES;

Représentée pour la premiere fois sur le Théâtre des Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Samedi premier Octobre 1774.

La Musique est de M. MEREAU.

Le prix est de 24 sols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

LUCAS, Vigneron.	*M. Nainville.*
PERRETTE, sa Femme.	*Mad. Bérard.*
ROSE, leur Fille.	*Mad. Billioni.*
COLIN, Amoureux de Rose.	*M. Julien.*
BABET, Nièce de Perrette.	*Mlle Beaupré.*
LE BAILLI.	*M. Trial.*

La Scène est dans un Village.

Nota. Cette Piece est imitée de la RÉCONCILIATION VILLAGEOISE, Comédie en Prose & en Ariettes, mise au Théâtre par M. *Poinsinet*, au mois de Juillet 1765. On en a conservé l'intrigue & quelques détails qui ont paru faire plaisir dans le tems.

LE RETOUR DE TENDRESSE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIERE.

ROSE, *seule.*

ARIETTE.

QU'EST devenu l'Amant que j'aime?
Colin, Colin, qui peut te retenir ?
Pour adoucir ma peine extrême,
Hâte-toi donc de revenir.

Quand je languis d'impatience,
Qui peut donc causer sa froideur ?
Dieux ! si c'étoit son inconstance !...
N'est-ce pas assez de l'absence
Pour tourmenter mon tendre cœur ?

Qu'eſt devenu l'Amant que j'aime ?
Colin, Colin, qui peut te retenir ?
Pour adoucir ma peine extrême,
Hâte-toi donc de revenir.

SCÈNE II.

ROSE, COLIN.

COLIN.

ME voilà, diſſipe tes craintes.

ROSE.

Tu le vois, je penſois à toi,
Et ton abſence étoit le ſujet de mes plaintes ;
Mais d'où viens-tu donc ? Et pourquoi
Depuis deux jours....

COLIN.

Eh ! mais, ton pere
Ne m'a-t-il pas défendu ſa maiſon ?
Pour tâcher cependant d'adoucir ſa colere,
Et lui faire entendre raiſon,
J'ai vu notre Bailli...

ROSE.

C'eſt bien fait.

COLIN.

Oui, j'eſpere..
Il s'intéreſſe à nous ; il protege nos feux :
Par ſes ſoins nous ſerons heureux.

ROSE.

Ah ! s'il ne tenoit qu'à ma mere !

COLIN.

Je le ſçais, ta mere eſt pour nous :
Mais ſon ſecours eſt peu de choſe.
L'inimitié qui regne entre ces deux Epoux
Fait qu'aux deſirs de l'un toujours l'autre s'oppoſe.
Jamais, jamais ſont-ils d'accord ?

ROSE.

Hélas !

COLIN.

Toujours des diſputes nouvelles.

ROSE.

Sur tout.

COLIN.

Des cris & des querelles ;
C'eſt à qui chaque jour s'emportera plus fort.

ROSE.

Et tu crois le Bailli capable
De vaincre cet obſtacle ?

COLIN.

Il me l'a bien promis.

ROSE.

Voudront-ils suivre ses avis ?

COLIN.

S'il trouve, m'a-t-il dit, un moment favorable,
Il en profitera.

ROSE.

Je n'ose l'espérer.
Je vois le sort qui nous menace:
De notre amour, Colin, je prévois la disgrace,
Et rien ne peut me rassurer.

COLIN.

ARIETTE.

L'espérance a tant de charmes ;
Livrons-nous à ses douceurs;
Et, par de vaines allarmes,
Cessons de troubler nos cœurs.

Je t'aime d'amour extrême ;
Et d'avance je jouis
Du bonheur qui m'est promis.
Ah! si tu m'aimois de même,
Tu ne verrois que les biens
Que promettent nos liens !

L'espérance a tant de charmes !
Livrons-nous à ses douceurs ;
Et, par de vaines allarmes,
Cessons de troubler nos cœurs.

SCÈNE III.

ROSE, COLIN, BABET.

BABET, *accourant.*

BONNE nouvelle, mes amis.

ROSE & COLIN.

Quoi donc, quoi donc ?

BABET.

Chere Couſine ;
Tout ira bien pour vous ; c'eſt moi qui vous le dis.

COLIN.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

BABET.

Vous en ſerez ſurpris.

ROSE.

Parle donc.

BABET.

Devinez.

COLIN.

Que veux-tu qu'on devine ?

BABET.

ARIETTE.

Entre Perrette & Lucas.....
Ah j'en ſuis encore émue :
Entre Perrette & Lucas,
Plus de bruit, plus de tracas :
Enfin la paix eſt conclue ;
Ils n'auront plus de débats.

COLIN & ROSE.

Que nous dis-tu ?

BABET.

Ce que j'ai vu.
Entre Perrette & Lucas,
Plus de bruit, plus de débats.
Je les ai vus de mes yeux ;
Ils s'embraſſoient tous les deux.
Lucas diſoit à Perrette :
« Oui, morgué ! la paix eſt faite.
» Entre nous deux plus de train.
» J'y conſens, mets là ta main ;
» Tope, ma petite femme.
» J't'aime de toute mon ame.....
» J't'aime auſſi,
» Mon cher mari.
» La paix dans notre ménage ;
» C'eſt un ſi doux avantage !
» Eſt-il un plus beau tréſor ?....
» T'as raiſon, j'en ſuis d'accord.
Et puis d's'embraſſer encor.

COLIN & ROSE.

Que nous dis-tu ?

BABET.

Ce que j'ai vu.
Ah ! j'en ſuis encore émue.
Entre Perrette & Lucas
Plus de bruit, plus de tracas.

ROSE.

Eſt-il poſſible ?

COLIN.

Enfin nous allons être unis.

BABET.

Ils ont envoyé vîte, vîte,
Chez Monſieur le Bailli.....

COLIN.

Bon.

ROSE.

Fort bien.

BABET.

Quoi ?

COLIN.

Pourſuis.

BABET.

Lui dire comme ça de venir tout de ſuite.

ROSE.

A merveille.

COLIN.

Je suis au fait.

BABET.

Oh! j'y suis bien aussi.

COLIN.

Tu sais donc quelque chose ?

BABET.

Ils ne me l'ont pas dit, mais je sais le secret ;
C'est qu'à vous marier bientôt on se dispose.

COLIN.

Je le crois.

ROSE.

Je le crois.

BABET.

J'en suis bien-aise aussi.

ROSE.

Pourquoi ?

BABET.

Quand vous serez pourvue,
Des galans, à mon tour, je fixerai la vue ;
Je ne tarderai guere à trouver un mari.

COLIN.

Vous le méritez bien.

BABET.

Mais mon Oncle s'avance ;

ROSE.

Ma mere eſt avec lui.

COLIN.

Qu'ils ont l'air ſatisfaits!

ROSE.

S'ils pouvoient être ainſi toujours d'intelligence!

SCÈNE IV.

ROSE, BABET, COLIN, LUCAS, PERRETTE.

LUCAS *à ſa femme, ſans voir les autres.*

TIENS, ma femme, entre nous, n'ayons plus de procès;
Ça nous fait du tort dans le monde.

PERRETTE.

Je le crois bien : ſi tu ſavois
Ce qu'on dit par-tout à la ronde....
Hier encor la vieille Macé,
(C'eſt une langue de Vipere,)
Du plus loin qu'ell'me voit : *dites donc, ma Commere,*
Votre Ours eſt-il apprivoiſé?

LUCAS.

Votre Ours! votre Ours! Ah! la vieille ſorciere!

Et moi Dimanche, au Cabaret,
J'étois tranquille avec Guillaume ;
V'là Mathurin & puis Jérôme,
Et ce gausseux de Colinet ;
Ils entrent, & sur notre compte,
J'les entends tous trois jaboter :
Ç'pauvre Lucas, il se laisse traiter
Comme un nigaud, fi ! ça fait honte.
Il n'a pas d'cœur. Dans ma maison,
Si j'avois femme de la sorte,
Par la ventregué !... Tais-toi donc ;
Il tremble devant elle, &, s'il haussoit le ton,
Elle est femme, morguenne ! à la mettre à la porte.

PERRETTE.

A la porte, mon cher ami !
Voyez un peu la médisance !
A la porte !

LUCAS.

Eh bien ! j'suis ravi ;
J'vois ton bon cœur.

PERRETTE.

Ah ! Dieu merci,
Aux propos j'impos'rons silence.

LUCAS, *à Colin & à Rose.*

Vous voilà mes enfans ? tant mieux.

COLIN.

Bon jour, Monsieur Lucas ; vous voilà bien joyeux!

LUCAS.

Grace à la bonne humeur de ma chere Perrette.

ROSE.

Maman n'est pas moins satisfaite.

PERRETTE.

Je n'eus jamais tant de plaisir.

LUCAS.

Ah çà! le Bailli va venir.
C'est un gourmet ; & moi, pour couronner la fête,
Je prétends bien lui tenir tête.
Babet, va nous chercher de quoi nous rafraîchir,
Quelque chose à manger. Morgué, faisons bombance,
Vive la joie! allons.

BABET.

J'y cours en diligence.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

ROSE, COLIN, LUCAS, PERRETTE.

LUCAS.

ARIETTE.

DÉJA je me sens renaître.
La Gaieté va reparoître,
Pour nous donner d'heureux jours.
Ma maison, séjour tranquille,
Désormais sera l'asyle
De la Paix & des Amours.
Ma Perrette,
Ma Rosette,
Cher Colin, mes chers enfans,
Chere femme,
Dans mon ame
Je sens ranimer ma flamme.
Comme nous, à la tendresse
Livrez-vous tous deux sans cesse.
C'en est fait; & pour long-tems
Nous voilà tretous contens.

COLIN, *à Rose.*

Tu le vois, notre affaire est sûre.

ROSE.

Oui, Colin, pourvu que ça dure.

LUCAS *à Colin & à Rose.*

Pour vous, mes chers enfans,... je connois votre ardeur.

COLIN.

Nous nous aimons avec constance.

LUCAS.

Et cet amour aura sa récompense ;
Je veux faire votre bonheur.

PERRETTE.

V'là donc qu'est décidé. (*Aux Amans.*) Pour votre mariage
Je vais tout disposer.

LUCAS.

Un moment, un moment.

PERRETTE.

Ordonner les apprêts...

LUCAS, *la retenant.*

Allons tout doucement ;
Ne faisons point tant d'étalage.

PERRETTE.

Oh ! je veux de l'éclat.

LUCAS.

Moi, je n'en voudrois pas.

PERRETTE.

Il en faut : & c'est-là le cas.

LUCAS, *cédant avec peine.*

Soit : mais c'est mal.

PERRETTE.

C'eſt bien, c'eſt bien; laiſſe-moi faire.

COLIN, *à Perrette.*

Mais cela n'eſt pas néceſſaire.

LUCAS.

Il faut encore que mon frere
Soit prévenu ...

PERRETTE, *avec aigreur.*

Ton frere ? ah ! ne m'en parle pas.

LUCAS.

Mon parent le plus proche !

PERRETTE.

Il eſt d'un caractère
Que je ne puis ſouffrir.

LUCAS.

Il te parle raiſon,
(*Entre ſes dents.*)
Et ce n'eſt pas toujours le moyen de te plaire.

PERRETTE.

Suffit que, s'il revient encore à la maiſon,
J'en ſortirai, moi.

LUCAS, *comme cédant malgré lui.*

Bon.

ROSE.

Mais ces difficultés nous retardent, ma mere.

PERRETTE.

PERRETTE.

Ce n'eſt rien. Votre hymen eſt toujours aſſuré.

LUCAS.

J'ai donné ma parole, & je vous la tiendrai.

ROSE.

Et quand!

LUCAS.

Quand?... dans un mois, au plus tard, je termine.

COLIN.

Dans un mois!....

PERRETTE.

Bon! c'eſt qu'il badine.

Allez, mes enfans, à demain.

LUCAS.

Ça n'ſe peut pas.

PERRETTE.

Pourquoi?

LUCAS.

Ça n'ſe peut pas, te dis-je;
Parce que.... tu ſens bien.... Enfin....

ROSE.

Dans un mois, juſte Ciel!

LUCAS.

La raiſon qui m'oblige.....

ROSE.

Mais le plutôt ſeroit le mieux.

LUCAS.

Paix, laiſſez-moi dire.... Je veux....

PERRETTE, *l'interrompant.*

Lucas, tu m'as promis que, pour aucune cauſe,
Tu ne te ſervirois de ce vilain mot-là.

LUCAS.

Mais le mot eſt fait pour la choſe.
Si j'ai droit de vouloir....

PERRETTE.

Je ne conviens pas d'ça.

LUCAS.

Mais je ſuis Pere de famille ;
Il faut bien, tout au moins, pour marier ma fille,
Que je le veuille un peu.

PERRETTE.

Ma volonté ſuffit.

LUCAS.

Te voilà ! te voilà ! le moindre mot t'aigrit.

PERRETTE.

C'eſt que tu fais toujours le maître.

LUCAS.

Et je ne le ſuis pas peut-être ?

ROSE, *à sa mere.*

Calmez-vous.

COLIN, *à Lucas.*

Calmez-vous : faut-il donc pour un rien...

LUCAS, *à sa femme.*

Ecoute, je suis doux, complaisant & tranquile.
Un Enfant n'est pas plus docile ;
Mais, Perrette, par grace, tien,
Fais-moi le plaisir de te taire.

PERRETTE.

Me taire ! ah, le trait est plaisant !

COLIN.

Monsieur Lucas !....

ROSE.

Chere Maman !...

LUCAS, *à Colin.*

Ça n'fait point d'tort à votre affaire.

PERRETTE.

Me taire ! je n'saurois digérer celui-là.
De tout tems j'ai parlé, je veux parler encore,
Et ce ne s'ra pas toi, pécore,
Qui jamais m'en empêchera.

LUCAS.

Eh bien ! parle, langue maudite ;
Parle, mais fais ma volonté.

ROSE.

Ah ! Colin, l'orage s'irrite :
Adieu notre félicité.

QUATUOR.

LUCAS.	COLIN.	ROSE.	PERRETTE.
Cede-moi, je t'en supplie.			Moi céder! non, de ma vie.
C'est ton devoir, tu l'as promis.			Jamais, jamais : je m'en dédis.
	Monsieur Lucas, je vous en prie.	Maman, maman, je vous en prie.	
Mais je t'en prie ; Je t'en supplie.			Non, de la vie. Non, de la vie.
C'est ton devoir, tu l'as promis.	Plus que jamais ils sont aigris.	Pour nous l'espoir n'est plus permis.	Jamais, jamais : je m'en dédis.
J'suis ton mari.			Moi j'suis ta femme.
C'est pour cela.	Ce titre-là	Ce titre-là	C'est pour cela.
Si tu ne veux changer de gamme,	Ne doit-il pas toucher votre ame?	Ne doit-il pas toucher votre ame?	Si tu ne veux changer de gamme,
L'un de nous deux en patira.			Nous verrons qui l'emportera.
Par la douceur j'veux bien m'y prendre.			De la douceur! vous êt'témoins.
Vous le voyez, vous êt'témoins.			Y a-t-il moyen de s'faire entendre?
Mais, palsangué! si j'perds mes soins. Elle l'fait bien, je n'suis pas tendre.			
Ma chere amie....			Ah le fournois!
Je t'en supplie, cede une fois.			Va, va, je ris de tes menaces, Quoi que tu dis'ou que tu fasses.
Tais-toi, tais-toi.	Ah! quel tapage! Je perds courage.	Ah! quel tapage! Je perds courage.	
Cede, crois-moi.			J'te mets au pis, malgré tout ça.
Je suis le maître, on le verra.	Ah! notre amour en souffrira.	Ah! notre amour en souffrira.	C'qu'est dans ma tête y restera. On verra qui l'emportera.

LUCAS.

Vas-tu faire comm' l'autre jour ?
Vas-tu recommencer la scène ?
Tu sais que j'n'ai pas le bras gourd,
Quand je veux m'en donner la peine.
Si tu l'as oublié.....

PERRETTE.

Tais-toi.
On sait bien que mon sort ne sauroit être pire ;
Mais je m'en moque, & c'est à moi,
De régler tout à mon gré, de prescrire....
Rose est ma fille.

LUCAS.

C'est-à-dire
Qu'elle n'est pas la mienne ?

PERRETTE.

C'est-à-dire....
Point d'explication.... Approche, ici Colin ;
Prends la main de ma fille, & sois sûr que demain...

COLIN.

Très-volontiers.... chere Rosette :
Oui, vous avez toujours raison, Dame Perrette.

LUCAS.

Fort bien, & moi j'ai toujours tort !
A la bonne heure. Mais je ne veux pas d'un gendre
Qui de ma femme en tout devienne le support.

Quand ils seroient ainsi d'accord,
Je ne pourrois plus me défendre.
(*A Colin.*)
V'là ma fill'.... r'gard'-la bien, & fais-lui tes adieux.
Décampe.

PERRETTE.

Reste.

LUCAS.

Sors.

PERRETTE.

Demeure, je le veux.

LUCAS.

Sors à l'instant, ou je t'assomme.

COLIN.

Tout beau, tout beau, Monsieur Lucas.
Je vous dois du respect, mais n'vous y jouez pas.
Vous n'auriez pas trouvé votre homme.

ROSE.

Colin, que dites-vous?

PERRETTE.

Il fait bien... Le méchant!

ROSE, *à Colin.*

Voulez-vous augmenter ma peine?

PERRETTE.

Ah si j'pouvois rompre ma chaîne!

LUCAS.

Si j'te voyois crever, que je serois content

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BABET, LE BAILLI.

BABET, *portant une bouteille, des verres & une assiette.*

V'LA Monsieur le Bailli, mon oncle; & j'vous apporte
Ç'que vous m'avez d'mandé.

PERRETTE, *à Babet, avec colere.*

Qu'est qu'tu viens faire ici?

BABET.

C'est mon oncle.....

PERRETTE, *renversant tout ce que tient Babet.*

Voilà le cas que j'fais de lui,
Et de ç'qu'il c'mande.

LE BAILLI, *étonné.*

Oh, oh! que veut dire ceci?

BABET.

Quel nouvel accès la transporte?

PERRETTE.

(*Dès qu'elle apperçoit le Bailli, elle compose sa figure, & feint de pleurer.*

ARIETTE.

Est-il femme plus à plaindre,
Plus malheureuse que moi?
D'un mari subir la loi,
Avec qui j'ai tout à craindre!
Est-il femme plus à plaindre,
Plus malheureuse que moi?

(*Vivement.*)

C'en eſt trop,
Vieux Magot.
Tu ſauras,
Tu verras
Qu'une femme qu'on outrage
Eſt terrible dans ſa rage.
T'as beau faire,
Ta colere....
Je m'en moque, je la brave.
En eſclave
Tu prétends me traiter,
M'excéder!
Moi, céder!

(*Elle recommence ſes pleurs.*)

Eſt-il femme plus à plaindre,
Plus malheureuſe que moi? &c.

(*Plus vif.*)

Mais je ſaurai me venger.
Oui, pour te faire enrager,
Je vais faire un beau vacarme,
Répandre par-tout l'allarme.
Comme un Diable, ſur tes pas,
Nuit & jour, tu me verras;
Tant qu'il ſoit bien décidé,
Qu'on fera ma volonté.

(*Elle ſort.*)

BABET, ROSE & COLIN *s'en vont avec elle.*

SCÈNE VII.

LE BAILLI, LUCAS.

LUCAS.

EH bien ! Monsieur l'Bailli, vous en êtes témoin.
Trouve-t-on comme ça deux femmes dans le monde ?

LE BAILLI.

Sur la paix des Epoux si le bonheur se fonde,
Mon ami, vous en êtes loin.

LUCAS.

Mais quel remede à ça ? Que faire ?

LE BAILLI.

(*Il fouille dans ses poches à plusieurs reprises.*)
A dire vrai, je n'en vois guere.

LUCAS.

Qu'cherchez-vous donc avec tant d'soin ?

LE BAILLI, *cherchant toujours.*

C'est qu'en passant par la prairie,
J'ai vu là nombre d'Egrillards
Qui n'ont pas la main engourdie ;
Et je cherche si ces gaillards

N'auroient pas eu la courtoisie
De me débarrasser d'une bourse garnie
De quarante louis comptant....

LUCAS.

C'est-à-dire, à-peu-près, mille francs?

LE BAILLI.

Tout autant.
(*La tirant de sa poche.*)
La voici.

LUCAS.

La somme est jolie.
Ah! Monsieur le Bailli que vous êtes heureux!
Point de femme & toujours de l'argent dans la poche;
Toujours la paix, point d'anicroche;
Il n'tient qu'à vous d'être toujours joyeux.
Mais moi, moi Vigneron, hélas! moi pauvre here!
Destiné dès l'enfance à ne pouvoir choisir
Que le travail ou la misère;
Fatigué du présent, redoutant l'avenir,
Et n'ayant du passé qu'un triste souvenir;
Le chagrin, nuit & jour, s'empare de mon ame.
Qu'on ait la paix chez soi, tout du moins on renaît.
Mais, pour comble de maux, une femme, une femme!
Enfin vous voyez ce qu'en est.

LE BAILLI.

C'est fâcheux, j'en conviens.

LUCAS.

Vous qu'avez du génie,
Eclairciſſez-moi, je vous prie.
Quand on fait tant qu'de s'marier,
Si l'on a le malheur de trouver en ménage
Femme comme la mienne, intraitable & ſauvage,
N'y a donc plus d'autr' parti que de s'aller noyer?

LE BAILLI.

Ce ſeroit le plus court. Ce n'eſt pas le plus ſage.
Il eſt d'autres moyens qu'on peut mettre en uſage.

LUCAS.

Et quels ſont-ils? daignez me l'expliquer.

LE BAILLI.

La douceur....

LUCAS.

Bon! ça n'fait qu'l'irriter davantage.

LE BAILLI.

Les coups.....

LUCAS.

Je n'l'y en laiſſ' pas manquer;
Mais c'eſt de la peine perdue.

LE BAILLI.

Vous l'avez donc déjà battue?

LUCAS.

Pargué! je vous l'demande; un caractere altier!

LE BAILLI.

En ce cas, mon ami, voici ce que je penſe :
Quand on eſt partagé d'un auſſi mauvais lot,
Il eſt de la prudence
De prendre patience,
Et de ſouffrir ſans dire mot.

ARIETTE.

L'eau que l'on captive
En devient plus vive,
Et coule plus rapidement.
C'eſt un torrent. (*Bis.*)
C'eſt un débordement.

Le feu qu'on excite
Tout-à-coup s'irrite ;
La flamme va tout dévorant.
C'eſt un volcan. (*Bis.*)
C'eſt un embraſement.

Femme qu'on obſtine
Ainſi ſe mutine ;
Pour l'amener à ſon but,
Il faut aller.... chut.... chut...,
Tout doux.... tout doux....
Ou bientôt ſon humeur quinteuſe
Devient cent fois plus dangereuſe,
Que l'onde & la flamme en courroux.

LUCAS.

(*A part.*)
Cela me conviendroit : il faut que je propoſe....

(*Haut.*)

Morgué ! j'penſons toujours à ç'rouleau de louïs.

LE BAILLI.

Si vous voulez tous deux écouter mes avis,
Tout ira bien ; mais parlons d'autre choſe.
Depuis long-temps vous ſavez que Colin
Recherche votre fille. A lui je m'intéreſſe.
Penſez-vous tout de bon à les unir enfin ?

LUCAS.

Oh ! nous verrons ça ; rien ne preſſe.

LE BAILLI.

C'eſt un parti ſortable de tout point ;
Quoique jeune, il eſt ſage & d'un bon caractere.

LUCAS.

Cela ſe peut : mais j'n'en veux point.

LE BAILLI.

Avez-vous contre lui quelque reproche à faire ?

LUCAS.

Non : il eſt ſage, honnête, aimable ; mais il a
Un défaut qui lui fait bien du tort dans mon ame.

LE BAILLI.

Vous m'étonnez, quel eſt ce défaut-là ?

LUCAS.

C'eſt qu'il eſt trop ſouvent du parti de ma femme.

LE BAILLI.

Mais Perrette eſt très-fort décidée....

LUCAS.

Eh bien! moi,
Je me décide auſſi. Je voi
Que c'eſt un parti néceſſaire;
N'y a pas à balancer.

LE BAILLI.

Que prétendez-vous faire?

LUCAS.

M'en aller, mais ſi loin qu'on n'me r'verra jamais.
Vous avez là de l'argent frais.

LE BAILLI.

Mais vous n'y penſez pas.

LUCAS.

Pardonnez-moi, j'y penſe.
Dans l'enfer où je ſuis je ne veux plus reſter.
Quelque jour, voyez-vous! je perdrois patience,
Et ça finiroit mal. Il vaut mieux tout quitter.
J'ai, pour bien, ma maiſon paſſablement fournie;
Et des vignes; le vin que j'en retire eſt bon;
Vous en avez goûté nombre de fois. Or donc
De tout cela je fais deux parts....

LE BAILLI.

Quelle folie!

LUCAS.

J'laiſſe à Perrette la maiſon,
Les meubles dont elle eſt garnie ;
Et je vends à l'inſtant mes vignes, & je pars.

LE BAILLI.

(*A part.*)

Et vous partez ? plaiſant caprice !

LUCAS.

Et je pars.

LE BAILLI, *réfléchiſſant.*

Oui.... mais oui.... malgré tous vos écarts,
Dans cet arrangement je vois de la juſtice.

LUCAS.

Ç'n'eſt pas l'tout. Faut m'aider.

LE BAILLI.

Moi ? pour vous ſéparer ?

LUCAS.

C'eſt nous rendre à tous deux ſervice.

LE BAILLI.

Souffrez que la raiſon puiſſe vous éclairer.

LUCAS.

Qu'eſt qu'ça vous fait ? quel ſcrupule eſt le vôtre ?
Mes vignes ſont à vendre, & vous êtes en fonds.
Ach'tez-les ſans tant de raiſons ?
Autant que ce ſoit vous qu'un autre.

LE BAILLI.

(*A part.*)

Feignons d'y consentir. Cela me servira
En tems & lieu.

LUCAS.

Que marmotez-vous-là?

LE BAILLI.

(*Haut.*)

Voyons; avant de rien conclurre,
A quel prix portez-vous vos vignes?

LUCAS.

J'vous assûre
Que j'vous lâch'rai la main, parç'que vous l'méritez,
Vous avez toujours eu pour nous tant de bontés!...

LE BAILLI.

Encor?

LUCAS.

Vos mille francs.

LE BAILLI.

Oh, oh!

LUCAS.

En conscience.
Ell' valent mieux.

LE BAILLI.

Bon! bon!

LUCAS.

Quand j'vous le di;
Profitez de la circonstance.

LE BAILLI.

LE BAILLI.

Allons..... Vous êtes mon ami ;
J'y consens. Pour vous satisfaire,
Voilà la somme.

LUCAS.

Grand merci.

LE BAILLI.

Maintenant il s'agit d'aller chez le Notaire,
Pour dresser l'acte nécessaire ;
Et j'y vais de ce pas.

LUCAS.

Allez toujours devant,
Monsieur l'Bailli ; j'vous r'joins dans le moment.

(*Le Bailli sort.*)

SCÈNE VIII.

LUCAS, *seul.*

ARIETTE.

DANS un calme heureux,
Au gré de mes vœux,
(Montrant la bourse.)
Voilà de quoi passer ma vie.
Loin de ma Furie,
Avec cet argent,
Joyeux & content,
Ah, que mon sort sera charmant!

Plus de souci, plus d'humeur noire;
Tout à loisir
Je pourrai boire,
Rire, chanter à mon plaisir,
Sans craindre qu'à la maison,
Une diablesse, une Mégère,
Me fasse une éternelle guerre;
Chemin faisant quelque tendron....
Non, sur mon ame;
Non, tout est dit.
Pour l'aimer ce sexe maudit,
Il ressemble trop à ma femme.

Dans un calme heureux, &c.

Songeons à cacher cette bourſe
Quelque part loin de tous les yeux ;
Et, muni de cette reſſource,
Demain, ſans dire mot, j'm'abſente de ces lieux.

SCÈNE IX.

LUCAS, ROSE, BABET.

ROSE, *accourant.*

MON pere !...

BABET, *accourant.*

Mon oncle !...

LUCAS.

Eh bien, qu'eſt-ce ?

ROSE.

C'eſt ma mere.

BABET.

Ma tante... Ah, craignez ſon courroux.

LUCAS.

Je la mets au pis la diableſſe.

BABET.

Si vous ſaviez ce qu'elle dit de vous !

LUCAS.

Je lui permets.

BABET.

Ell'court tout le Village.

LUCAS.

Ell'n'eſt donc pas à la maiſon ?

ROSE.

Non.

LUCAS, *à part.*

Tant mieux.

BABET.

Ell'fait un tapage !...

LUCAS.

J'y vais moi, j'y vais.... (*A part.*) Pour raiſon, Profitons du moment.

ROSE.

Pour calmer ſa colere,
Je lui dis bonnement : mais, maman, c'eſt mon pere ;
Ton pere, v'là pour lui ; tiens, porte lui cela.

LUCAS.

Un ſoufflet !

BABET.

Le meilleur qu'elle ait eu de ſa vie.

ROSE.

Comme ſi pour avoir proféré ce mot-là,
J'avois dit quelque menterie.

LUCAS.

La coquine ! Ell'me le paiera.
Oui, je vais... Oh ! je vais... (*A part.*) chez moi ſerrer cela.
Et puis, bon ſoir la compagnie.
(*Il ſort.*)

SCÈNE X.

ROSE, BABET.

ROSE.

EH bien, chere cousine?

BABET.

Eh bien ! je vous entends ;
Vous craignez que ce contre-tems
Ne nuise à votre mariage.

ROSE.

Ah ! je crains bien plutôt de le voir s'accomplir,
Et le moment où l'on s'engage
Me fait trembler, quand j'ose y réfléchir.
Deux Amants sont épris de la plus vive flamme ;
Les mêmes sentimens reglent leur volonté,
Tous deux n'ont qu'un cœur & qu'une ame,
Et cet accord charmant fait leur félicité. . . .
Arrive enfin l'instant qui flatte leur tendresse.
Tous deux font le serment de se chérir sans cesse ;
On croit que le bonheur suivra des nœuds si doux.
Vain espoir qui trahit l'Amant & la Maitresse !
Jour terrible & fatal & pour eux & pour nous !
Est-ce leur faute, est-ce la nôtre ?
En vain de leur destin tous les cœurs sont jaloux :

Le moment qui les rend Epoux,
Les rend ennemis l'un de l'autre.

BABET.

Ça n'eſt pas toujours vrai, demandez à Colin.

ROSE.

Et que me dira-t-il ? Ce qu'on dit, quand on aime ;
Ce que pour lui je dis de même ;
Mais un jour tout cela peut changer ... car enfin ...

BABET.

Quand on raiſonne tant, c'eſt que l'on n'aime guere.

ROSE.

Je ne l'aime que trop, je le nierois en vain,
Et c'eſt ce qui me déſeſpere.

ARIETTE.

On fait mal de ſuivre l'Amour.
Par l'éclat d'un faux jour,
Il ne fait qu'amuſer notre ame.
C'eſt pour nous égarer qu'il fait briller ſa flamme.
On fait mal de ſuivre l'amour.

BABET.

Couſine, c'eſt penſer, c'eſt parler à merveille ;
Mais ſois de bonne foi : tu n'en crois pas un mot.
C'eſt le dépit qui te conſeille ;
Mais il ſe paſſera bientôt.

ARIETTE.

Au cœur d'une jeune fillette,
Certaine voix toujours répète :
« Aimez . aimez, rien n'eſt ſi doux ».

La Raiſon ſévère
Lui dit au contraire :
« Prenez garde à vous,
» Voyez les époux ;
» Ils maudiſſent tous
» L'inſtant où ſe forma leur chaîne.
» Craignez, craignez la même peine ».
Diſcours perdu ;
Le cœur prévenu
N'ouvre l'oreille
Qu'à l'Amour qui le conſeille.
Moi-même je ſens cela.
Oui, j'entends là,
Là, là ;
J'entends cette voix ſecrette,
Qui ſans ceſſe me répète :
« Aimez, aimez, rien n'eſt ſi doux ».

SCÈNE XI.

ROSE, BABET, COLIN.

COLIN, *accourant.*

ROSE, Babet, vous ne le croirez pas ;
Je viens de la maiſon, j'y cherchois votre pere.
Par mes ſoumiſſions je me flattois, hélas !
De le rendre à mes vœux, s'il ſe peut, moins contraire.

ROSE.

Eh bien ?

BABET.

Eh bien !

COLIN.

Je n'ai trouvé que votre mere
Qui caſſoit, briſoit, mettoit tous
Les meubles ſens-deſſus-deſſous ;
Je ne la connois plus, tant elle eſt en colere.
Ah, Roſette ! qu'allons-nous faire ?

BABET.

Elle a déja pris ſon parti ;
Et, ſi vous avez du courage,
Comme elle, vous pouvez faire tête à l'orage ;
Point d'amour, point d'hymen, & tout ſera fini.

COLIN, *à Roſe.*

Que dit-elle ?

ROSE.

Oui, cedons au ſort qui nous accable ;
Nous nous aimons, Colin, & c'eſt tout mon plaiſir ;
Mais l'hymen à mes yeux paroît trop redoutable.
Si nous allions tous deux quelque jour nous haïr !...

COLIN.

Moi te haïr jamais ! ... Ah ! m'en crois-tu capable ?

DUO.

Roſe. { Tout ce que je vois m'épouvante ;
Tout ſert, hélas ! à m'allarmer.

Colin. Mon ame fidelle & conſtante
Mettra ſon bonheur à t'aimer.

Roſe. Avec le tems cette ardeur peut s'éteindre.

Colin. Non, non, jamais; non, tu n'as rien à craindre.

Roſe. Je ceſſerai de regner ſur ton cœur.
Ah! ta Roſette en mourra de douleur.

Colin. Peux-tu ceſſer de regner ſur mon cœur?
Sans ma Roſette, il n'eſt point de bonheur.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE BAILLI.

COLIN, *au Bailli.*

AH! Monſieur le Bailli! je n'ai d'eſpoir qu'en vous;
Venez donc raſſurer Roſette:
Elle s'afflige, s'inquiète:
J'ai beau lui dire que pour nous
Vous avez toujours même zèle.....

LE BAILLI.

Oui, mes enfans, oui, je vous l'ai promis.
A mes engagemens vous me verrez fidèle.
Aimez-vous bien toujours, & n'ayez nuls ſoucis.
Je veux même..... (La choſe eſt un peu difficile:)
De Perrette & Lucas rapprocher les eſprits.

COLIN.

Quoi! vous seriez assez habile?....

LE BAILLI.

J'espere y parvenir; les moyens que je prends
Sont peut-être un peu violens;
Mais l'effet en est sûr.

BABET.

Ah! j'apperçois ma tante.

LE BAILLI.

Eloignez-vous.

BABET.

Elle a l'air bien contente.

LE BAILLI.

(*A Rose.*)

Partez. Et vous, dissipez vos chagrins.
Allez : vos intérêts sont en de bonnes mains.
(*Ils sortent, & le Bailli reste seul.*)
En effet, Madame Perrette
Paroît assez tranquile, & compte de l'argent.

SCÈNE XIII.

LE BAILLI, PERRETTE.

PERRETTE, *sans voir le Bailli.*

AH!.....j'ai donc trouvé la cachette.
Il n'm'en avoit rien dit le traitre! mais comment,
A-t-il amaſſé cette ſomme?

LE BAILLI.

Courage, allons de la gaieté.

PERRETTE.

Ah! Monſieur le Bailli, je n'en ai plus; quel homme!
Vous l'avez vu tantôt; à quelle extrémité
Il me réduit!

LE BAILLI.

J'ai vu votre vivacité.

PERRETTE.

N'étoit-elle pas bien fondée?
Un brutal! un méchant!.... Il faut nous ſéparer.
C'en eſt fait, avec lui je n'peux plus demeurer.

LE BAILLI.

C'eſt la premiere fois que, ſur la même idée,
Je vous trouve d'accord. Car lui, de ſon côté,
Déclare qu'avec vous il ne ſauroit plus vivre.

PERRETTE.

Tant mieux: J'ai dans la tête un plan tout concerté,
Je ſuis maitreſſe de le ſuivre.

LE BAILLI.

Et quel eſt-il?

PERRETTE.

Ah! çà, vous m'allez ſermoner:
Mais j'n'en rabatt'rai rien. Il faut que je m'délivre
Un' bonn'fois des tourmens qu'il n'ceſſe de m'donner.
Vous ſavez le moyens qu'il faut mettre en uſage.
Vous m'aiderez là-d'dans: t'nez, c'eſt que j'voudrois bien,
Sous votre bon plaiſir, caſſer notr'mariage.

LE BAILLI.

Le caſſer..... tout-à-fait?

PERRETTE.

Sans qu'il en reſte rien.

ARIETTE.

Un priſonnier dans un cachot,
Qui ne voit jamais la lumiere,
Qui n'a d'autre lit que la terre,
N'aſpire qu'à ſortir bientôt.
Avec la même ardeur je brûle
De voir briſer mes triſtes nœuds:
Sans délai, comme ſans ſcrupule,
Aidez-moi, ſecondez mes vœux.
C'en eſt fait, j'y ſuis réſolue.
Ma liberté, ma liberté!
Ah, ſi tu peux m'être rendue,
Quel plaiſir, quelle volupté!

LE BAILLI.

Mais vous n'y pensez pas : songez
En quel procès vous vous plongez ;
Avez-vous des raisons ?

PERRETTE.

Si j'en ai ! plus de mille ;
D'abord, quand j'l'ai pris pour mari,
C'est que j'avois d'l'amour pour lui.

LE BAILLI.

Il faut l'aimer encor.

PERRETTE.

Ça m'est trop difficile,
Impossible ; & puis lui, je sais qu'il n'm'aime plus.

LE BAILLI.

Il faut vous rendre plus aimable.

PERRETTE.

J'y f'rois des efforts superflus ;
Et puis... voilà le point le plus considérable :
En l'épousant, j'ai mis dans le traité
Que je serois heureuse.

LE BAILLI.

Il tient à vous de l'être.

PERRETTE.

Non ; car il veut être le maître ;
Et mon bonheur, à moi, c'est d'fair'ma volonté.

LE BAILLI.

Eh ! mais la raison l'autorise....

PERRETTE.

Moi ! qu'à ſes loix je ſois ſoumiſe !

LE BAILLI.

ARIETTE.

Avant le mariage,
Guidé par l'amour & l'eſpoir,
L'amant ſoumis chérit ſon eſclavage ;
Il obéit, c'eſt ſon devoir.
Du jour de l'hymenée,
Il rentre dans ſes droits.
A ſon tour, il donne des loix.
A lui céder en tout la femme eſt deſtinée.
Les deux époux ainſi ſont un échange, un troc.
Je voudrois remplir votre attente ;
Mais il eſt une loi conſtante
Qui défend que la poule chante
Plus haut que le coq.

PERRETTE.

Je n'entends rien à ces myſteres :
Ils ſont trop hauts pour moi, trop relevés ;
Mais on dit que dans les affaires
L'argent fait tout.

LE BAILLI.

Vous en avez ?...

PERRETTE.

Pour obtenir ce que j'deſire,
Cent piſtoles ne m'tiendront pas :
Voyez ſi cela peut ſuffire.
Les voilà.

LE BAILLI, *à part.*

C'eſt le prix des vignes de Lucas :
Je reconnois la bourſe.

PERRETTE.

Eh bien ?

LE BAILLI.

Ceci commence
A fournir de bonnes raiſons.
(*Gravement.*)
Pour motiver une Sentence,
Il faut verbaliſer. Voyons,
Expoſez vos griefs. Vous a-t-il en colere
Dit des mots mal ſonnans ?

PERRETTE.

Qu'eſt-ce-à dire ?

LE BAILLI.

Des mots
Injurieux, choquans ?

PERRETTE.

Sans doute ; à tout propos.

LE BAILLI.

Fort bien. Vous auroit-il d'une main téméraire
Frappée un tant ſoit peu.

PERRETTE.

Un tant ſoit peu ? Beaucoup.
Vraiment j'en porte encor les marques.

LE BAILLI.

Où?

PERRETTE.

Par-tout.

LE BAILLI.

Excellente, excellente affaire !

PERRETTE.

Vous voyez donc....

LE BAILLI.

Je vois que rien n'eſt plus heureux ;
Vous n'aurez bientôt rien de commun tous les deux.

PERRETTE.

Point de quartier.

LE BAILLI.

Laiſſez-moi faire.

PERRETTE.

Avant huit jours...

LE BAILLI.

Oh ! le tems n'y fait rien.
Il ſuffit, je m'en mêle : allez, tout ira bien.

(*Elle ſort.*)

(*La regardant ſortir.*)

La charmante union ! la belle ſympathie !
C'eſt un ſpectacle, dans la vie,
Bien doux & bien ſatisfaiſant,
Que de voir deux Epoux s'aimer ſi tendrement !
Mais moi, dans mon marché, j'ai des vignes de reſte ;
Mon argent me revient.

SCÈNE XIV.

SCÈNE XIV.

LE BAILLI, LUCAS.

LUCAS, *furieux.*

O Femme ! ô jour funeſte !

LE BAILLI.

Ah, ah ! c'eſt vous, maître Lucas ?

LUCAS ; *courant.*

Rangez-vous, rangez-vous ; je ne vous r'connois pas :
Je n'me reconnois pas moi-même.

LE BAILLI.

Calmez-vous, revenez de ce déſordre extrême.

LUCAS.

Pardi ! ça vous eſt bien aiſé.
Vous poſſédez mon bien, vous l'avez. Miſérable !
Que vais-je devenir ?

LE BAILLI.

Sur le prix propoſé,
Je l'ai payé comptant.

LUCAS.

Il eſt vrai ; mais le Diable,

Le Diable s'en eſt emparé.
Ma femme a pris l'argent ; je ſuis déſeſpéré.

LE BAILLI.

Tenez, maître Lucas, je ſuis franc & ſincere,
Je vous le dis tout net ; vous méritez cela.

LUCAS.

Je le mérite ?

LE BAILLI.

Eh ! mais oui dà :
Vous avez dans l'humeur & dans le caractere....

LUCAS.

Quoi ! ma femme me voler ,
Et, pour me conſoler, encore on me dira
Que je le mérite !

LE BAILLI.

Sans doute :
Votre ménage eſt en déroute.

LUCAS.

A qui s'en prendre ?

LE BAILLI.

A vous.

LUCAS.

A moi ?

LE BAILLI.

De vos emportemens juſtement courroucée,

Perrette à moi s'eſt adreſſée ;
Elle aura contre vous le ſecours de la loi.

LUCAS.

Eh bien ! que la loi me puniſſe,
Pourvu que je l'aſſomme.

LE BAILLI.

Oh ! doucement, l'ami.

LUCAS, *ſe dépitant.*

Elle vous a gagné ; vous v'là de ſon parti.

LE BAILLI.

Je prends celui de la juſtice.

LUCAS.

Il vaut mieux m'en aller. Je r'viens à mon projet,
Et, ſi vous le voulez, ça ſera bientôt fait :
Achetez ma maiſon.

LE BAILLI.

Quoi ! vous voulez la vendre ?

LUCAS.

Je ne le voulois pas, vous le ſavez très-bien ;
Je voulois lui laiſſer cett' moitié de mon bien.
Car j'ai le cœur trop bon, trop tendre....
Mais elle a fait ſa part, j'prends la mienne à mon tour.
Je veux, en quittant ce ſéjour,
N'y rien laiſſer que je regrette ;
Voyez... c'eſt une affaire faite :

Deux mots ajoutés au contrat,
Et mille francs au bout, termineront l'achat.

LE BAILLI.

(*A part.*)

Pauvres gens ! leur folie augmente ;
Mais il faut s'y prêter, pour les en corriger.

(*Haut.*)

Je le veux bien.

LUCAS.

C'eſt m'obliger.

LE BAILLI.

D'ailleurs, vous en avez une raiſon preſſante :
Si votre femme vient à bout
D'obtenir un divorce...

LUCAS.

Hein ? Quoi ?

LE BAILLI.

Si votre femme
Se fait démarier, comme elle s'y réſout.

LUCAS.

Et vous approuvez ça ?

LE BAILLI.

Non certes, je la blâme ;
Mais vous vous déteſtez ſi cordialement,

Qu'il en peut arriver un jour quelqu'accident.
En vérité, je crois bien faire
De lui prêter mon miniſtere.
Elle a rendu ſa plainte, & fourni des moyens
Pour être ſéparée & de corps & de biens.

LUCAS, *déſeſpéré.*

A merveille!... à merveille!... Ah, maudite vipere!

(*Se modérant.*)

C'eſt donc à dire, par ainſi,
Qu'ell'pourra prendre un autr'mari?

LE BAILLI.

Qui ſçait, dans ſon dépit, ce qu'elle pourra faire?

LUCAS.

(*D'une colere froide.*)

Ell'fera bien. N'parlons plus d'ça.
Vous ach'tez ma maiſon?

LE BAILLI.

Volontiers, touchez-là.

LUCAS.

C'eſt marché fait.

LE BAILLI.

Adieu, prenez courage.
Lorſque vous n'aurez plus ni vignes, ni maiſon,
Ni femme, alors la paix ſera votre partage;
Vous ſerez riche aſſez de ce précieux don.

LUCAS.

C'eſt fort bien dit.

LE BAILLI.

Adieu, Lucas; & bon voyage.

(*Il ſort.*)

SCÈNE XV.

LUCAS, BABET.

BABET, *accourant.*

AH, mon oncle, mon oncle! eſt-il vrai ce qu'on dit?

LUCAS, *penſif, & ſans prendre garde à Babet.*

Peut-on plus loin porter l'audace?

BABET.

Je ne ſais ce que c'eſt; mais tout le monde en rit.

LUCAS, *toujours à part.*

S'démarier d'avec moi! Ce dernier trait me paſſe.

BABET, *le tirant par l'habit.*

Mon oncle, mon oncle!....

LUCAS, *bruſquement.*

Eh bien, quoi?

BABET.

Vous ne me voyez pas ?

LUCAS, *bruſquement.*

J'te voi.

BABET.

On dit comme ça que ma tante
N'eſt plus vot'femme.

LUCAS, *à part.*

Il faut qu'on nous ait j'té quelqu'ſort.

BABET.

Qu'elle eſt veuve.

LUCAS, *vivement.*

Elle eſt veuve ! Eſt-ce que je ſuis mort ?

BABET.

Non : mais vous nous quittez. Ça fait qu'elle eſt vacante.
Déjà plus d'un galant s'préſente,
Et s'offre à lui donner la main.

LUCAS, *bruſquement.*

Eſt-ce-là tout ? paſſ'ton chemin.
J'ai dans la tête quelque choſe.

BABET.

On dit auſſi que ma couſine Roſe
Va s'en-aller avec Colin.

LUCAS.

Je n'le ſouffrirai pas.

BABET.

Bon ! Ça s'fait en cachette.
On ne vous le dira qu'après la noce faite.

LUCAS, *en colere.*

Oh ! nous verrons cela.

BABET.

Mon oncle ?

LUCAS.

Qu'eſt-ce encor ?

BABET.

Si tout le monde prend l'eſſor,
Quand ma couſine ſ'ra partie,
Je reſterai donc ſeule ?

LUCAS.

Eh ! reſte, ſi tu veux.

BABET.

Emmenez-moi, j'vous tiendrai compagnie.

LUCAS.

Ça n'ſe peut.

BABET.

J'vous en prie.

LUCAS.

Eh bien ! moi je t'en prie
Va-t'en.

BABET.

Si vous êt'ſi fâcheux,
Reſtez dans votre humeur ſauvage.
Quand je voudrai quitter l'Village,
Je n'manquerai pas d'amoureux,
Qui feront avec moi volontiers le voyage.

SCÈNE XVI.

LUCAS, *ſeul.*

ARIETTE.

De tous côtés le ſort me perſécute.
Ah, je ſuccombe à mon malheur!
A tous les maux je ſuis en bute,
Et rien ne peut ſoulager ma douleur.
C'eſt ma femme.... C'eſt ce Diable
Qui me rend ſi miſérable.
Pour la fuir, où n'irois-je pas?
Pauvre Lucas!....
Mais ma fille qui m'eſt chère....
Par la faute de ſa mere,
Faut-il donc m'en ſéparer?...
Elle-même prend la fuite;
Pour Colin elle me quitte:
Nouveau chagrin à dévorer.
Ma nièce..... Ah nièce, mère & fille!
Malheureuſe famille!....

De tous côtés le ſort me perſécute.
Ah, je ſuccombe à mon malheur!
A tous les maux je ſuis en butte,
Et rien ne peut ſoulager ma douleur.

Faut être juſte; allons; y a d'ma faute auſſi.
Comme dit Monſieur le Bailli,
Faut y mettre du ſien chacun, ou le ménage
Eſt à vau l'eau... Sans tarder davantage....
Si je r'viens le premier, je ſerai mal reçu;
Ell' verra que je la regrette....
Elle en s'ra plus revêche... Ah, Perrette, Perrette!
Si tu voulois encor, rien ne ſeroit perdu.
N'eſt ce pas ell'qui vient? elle eſt triſte & penſive;
La bile, à ç'qu'il m'paroît, n'eſt plus en mouvement;
Cachons-nous; que ſçait-on? ſi j'trouve un bon moment,
Je ferons quelque tentative.
(*Il ſe cache derriere un arbre.*)

SCÈNE XVII.

LUCAS, *caché*; PERRETTE.

PERRETTE, *se croyant seule.*

QU'eſt-ce à dire? On commence à me montrer au doigt;
On dit qu'ſi mon mari me quitte,
Ça f'ra gloſer ſur ma conduite,
Que j'n'aurai plus d'honneur, & qu'on ſ'moqu'ra de moi.

LUCAS, *à part.*

L'orage eſt appaiſé, je croi.

PERRETTE.

Et qui prendra ſoin de ma Fille?
Comment pourrai-je l'établir?
La honte de notre famille
Sur notre enfant va rejaillir.

LUCAS, *à part.*

Voudroit-elle ſe repentir?

PERRETTE.

Quand j'penſe à ces momens les plus doux de ma vie....
Quand j'l'épouſai ç'pauvre Lucas,
Nous n'avions pas d'maille à partie...
Pourquoi ça ne dure-t-il pas?

LUCAS, *à part.*

Ell'parl'de moi ; ça me touche . . . hélas !

DUO.

PERRETTE.

Unis tous deux par la tendreſſe,
Nous n'avions qu'une volonté.

LUCAS, *à part.*

C'eſt bien la vérité.

PERRETTE.

Toujours careſſe ſur careſſe ;
L'amour faiſoit notre félicité.

LUCAS, *à part.*

C'eſt bien la vérité.

PERRETTE.

Aux premiers traits de ſa colère,
Si j'euſſe oppoſé la douceur,
Une bouraſque paſſagere
N'eût point troublé notre bonheur.

LUCAS, *à part.*

Oui. . . . la douceur
Gagne le cœur.

PERRETTE.

Son ton eſt dur, ſon ame eſt bonne.
Un rien l'auroit calmé d'abord. . . .
Mais il me quitte, il m'abandonne
Quel ſera donc mon réconfort ?

LUCAS, *à part.*

Et moi donc quel ſera mon ſort ?

PERRETTE.

Faut qu'un mari s'montre le maître ;
Sans quoi, l'on dit du mal de lui.
Lucas ! . . . Lucas ! . . . Où peut-il être ?
Reviens, reviens, tout ſ'ra fini.

LUCAS.

Ah, que mon cœur eſt attendri !
Je n'y tiens plus. V'là qu'eſt fini.

PERRETTE.

J'te d'mande pardon.

LUCAS, *ſe montrant tout-à-coup.*

Je te le donne.

PERRETTE.

Te voilà donc ?

LUCAS.

Te voilà donc ?

PERRETTE.

J'te d'mande pardon.

LUCAS.

Je te le donne.
Et je te le d'mande à mon tour.
Perrette. Mon cher mari. } je te pardonne.
Lucas. Chere moitié ! }
Enſemble Et je te rends tout mon amour.

PERRETTE.

Tout le passé....

LUCAS.

Va, je l'oublie.

PERRETTE.

Tu préviens, tu préviens mes vœux.

LUCAS.

Tu remplis mes vœux.

ENSEMBLE.

Que la paix regne entre nous deux.
Et de la chaîne qui nous lie
Resserrons, resserrons les nœuds.

LUCAS.

Nous v'là raccommodés.

PERRETTE.

Pour toujours.

LUCAS.

Je l'espere.
C'est fort bien. Mais qu'allons-nous faire?

PERRETTE

Ce que nous faisons d'ordinaire,
Soigner nos vignes.

LUCAS.

J'n'en ai plus.

PERRETTE.

Nos ſept quartiers ?

LUCAS.

Ils ſont vendus.

PERRETTE.

Je n'ſais pas ça.

LUCAS.

Je n'pouvois pas te l'dire.
C'eſt dans le tems.....

PERRETTE.

J'entends... à qui ?

LUCAS.

Hélas ! à Monſieur le Bailli.

PERRETTE.

En ç'cas, tu n'peux plus t'en dédire.
Eh bien ! j'les f'rons valoir pour lui.

LUCAS.

Ç'n'eſt pas l'tout : faut ſ'loger.

PERRETTE.

Pardi !
Notre maiſon n'a pas changé de place.

LUCAS.

Elle a changé de maître, & ç'eſt ç'qui m'embarraſſe.

PERRETTE.

Tu l'as auſſi vendue ? à qui ?

LUCAS.

Hélas ! à Monſieur le Bailli.
Mais la ſomme que tu m'as priſe...

PERRETTE.

Je ne l'ai plus, je l'ai remiſe
Pour une affaire.

LUCAS.

Eh bien ! tu l'as remiſe... à qui?

PERRETTE.

Hélas ! à Monſieur le Bailli.

LUCAS.

Ah ! le maudit Bailli ! comme de ma ſottiſe
Il a ſçu profiter !

SCÈNE XVIII & *derniere.*

LES MÊMES, LE BAILLI, ROSE, COLIN, BABET.

LE BAILLI.

OUI, je l'ai fait exprès ;
De vos égaremens quand vous paîriez les frais ;
Vous n'auriez encor rien à dire ;
Mais ce n'eſt pas mon but : j'ai voulu vous inſtruire
De la néceſſité de conſerver la paix.
Vous pouviez tous les deux vivre heureux & tranquiles ;
Et vous voilà ſans bien, ſans amis, ſans aſyles !
De vos diviſions ſentez-vous les effets ?

LUCAS, *pénétré.*

Eh bien ! Monſieur l'Bailli, ça n'arriv'ra jamais.
(*Vivement.*)
Viens m'embraſſer, viens, ma Perrette ;
Je te jure en ce jour une amitié parfaite.
(*Au Bailli.*)
Je mourrai ſans manquer au ſerment que je fais.

LE BAILLI.

Eh bien ! que de ce jour votre bonheur commence.

Vos vignes sont encore à vous, votre maison ;
Je vous rends tout.

LUCAS, *avec sensibilité.*

Quoi ! tout de bon ?

LE BAILLI.

Je ne profite point d'un instant de démence.

PERRETTE.

Que ne devons-nous point à vos soins généreux ?

LE BAILLI.

J'en exige une récompense.

(*Montrant Rose & Colin.*)

De ces jeunes Amans couronnez la constance :
Ainsi que vous ; qu'ils soient heureux.

PERRETTE.

Je le veux bien.

LUCAS.

Je n'demande pas mieux.

PERRETTE.

(*A sa Fille & à Colin.*)

Mes chers enfans !

LUCAS, *à Colin.*

Avanç', Colin, avance.

COLIN.

Monsieur Lucas....

LUCAS.

Vas, vas, j't'aime de cette humeur,
Embrasse-moi.

COLIN.

De tout mon cœur.

LUCAS, *entre sa Fille & Colin, & leur tenant la main à tous deux.*

Mais souvenez-vous bien, ma fille, & toi, mon gendre,
Que, pour arriver au bonheur,
La concorde & la paix sont l'chemin qu'il faut prendre.

BABET, *à Rose.*

J'vous fais mon compliment, Cousine... en attendant.

LE BAILLI.

En attendant... hein, quoi?

BABET.

Que l'on m'en fasse autant.

CHŒUR FINAL.

TOUS.

Sous les plus doux auspices,
Ce jour heureux
Perrette & Lucas. Raffermit nos nœuds;
Rose & Colin. Voit former nos } nœuds.
Le Bailli & Babet. Voit former vos }

Rose, Colin, Lucas, Perrette, le Bailli & Babet.

Quels plaisirs, quelles délices!
Dans notre ardeur,
Nous trouvons le bonheur;
Vous trouvez le bonheur.

LE BAILLI *alternativement avec les autres.*

Mais ce bonheur ne dure guere,
Si la douceur ne l'entretient.
De l'hymen la chaîne est légere,
Quand c'est l'amour qui la soutient.
Sous les plus doux auspices, &c.

FIN.

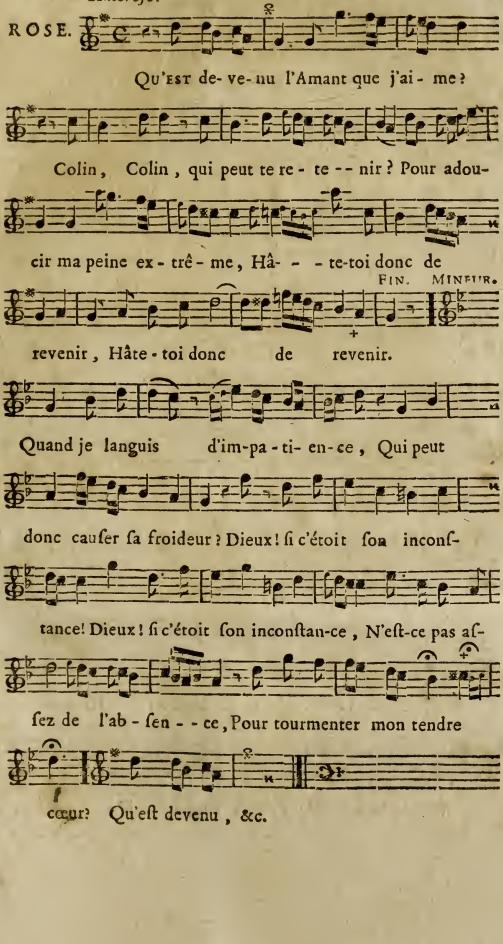
APPROBATION.

J'ai lu par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *Le Retour de Tendresse*, Comédie, & je n'y ai rien trouvé qui en empêche l'impression. A Paris, ce 24 Août 1774, MARIN.

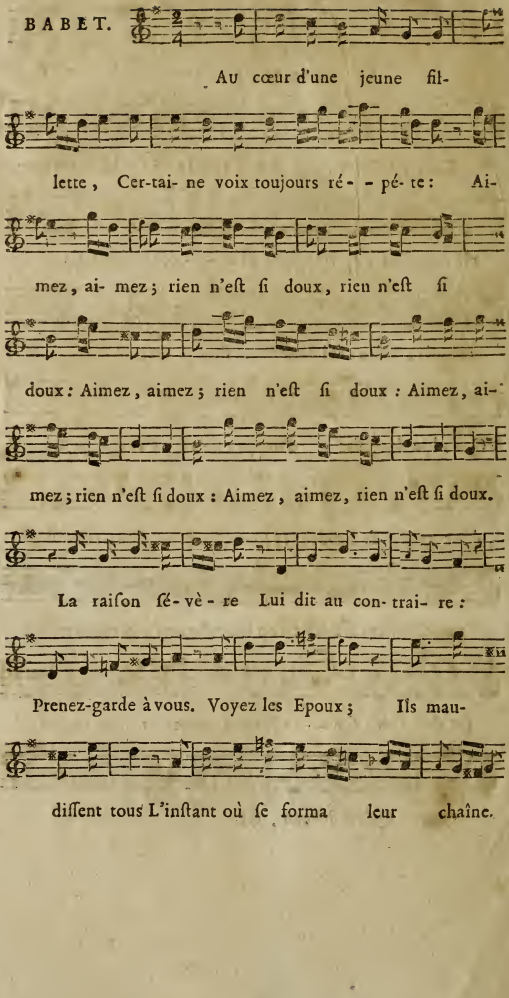
De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Saint-Severin, vis-à-vis des murs de l'Église.

Amoroso.

ROSE.

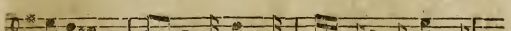


BABET.

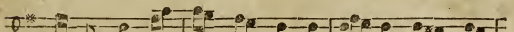

Au cœur d'une jeune fil-
lette, Cer-tai- ne voix toujours ré- - pé- te: Ai-
mez, ai- mez; rien n'eſt ſi doux, rien n'eſt ſi
doux: Aimez, aimez; rien n'eſt ſi doux: Aimez, ai-
mez; rien n'eſt ſi doux: Aimez, aimez, rien n'eſt ſi doux.
La raiſon ſé- vè- re Lui dit au con- trai- re:
Prenez-garde à vous. Voyez les Epoux; Ils mau-
diſſent tous L'inſtant où ſe forma leur chaîne.

Craignez, craignez la même pei - ne, Craignez la

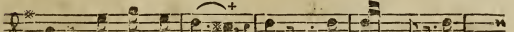
même pei - ne. Diſcours perdu ; Le cœur



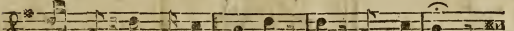
pré - ve - nu N'ouvre l'oreil- - le, n'ouvre l'o-



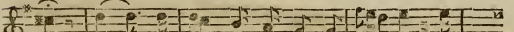
reille Qu'à l'a- mour qui le con- ſeil-le, Qu'à l'a-



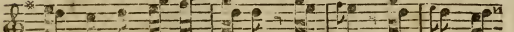
mour qui le con- - ſeil- le. Moi-mê - me, moi-



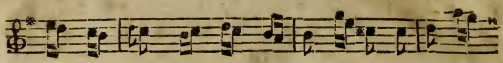
même, je ſens ce-la ; Oui, oui, j'entends là,



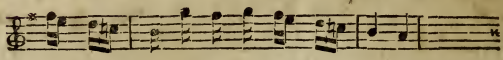
là, là ; J'entends cet- te voix ſe-cret- te, Qui



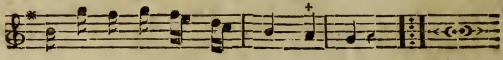
ſans ceſſe me ré - pè- te : Ai- - mez, ai-mez ; rien



n'eſt ſi doux, rien n'eſt ſi doux : Aimez, aimez ; rien



n'eſt ſi doux ; Aimez, aimez ; rien n'eſt ſi



doux ; Aimez, aimez, rien n'eſt ſi doux.